

Antun Polanšćak

## Le Mal de Baudelaire

Si aujourd'hui encore nous lisons et relisons *Les Fleurs du Mal* c'est que ces fleurs parlent un langage auquel notre esprit restera toujours sensible. Cette fidélité du lecteur ne vient pas du fait que Baudelaire est romantique, parnassien, symboliste ou naturaliste — il n'appartient à vrai dire à aucune de ces tendances bien qu'il les résume toutes — car en définitive son oeuvre reste inclassable. Le Mal n'étant pas une chose éphémère, il ne disparaît pas avec la mode. Il est tenace comme l'espoir. Le Mal chanté par Baudelaire nous touche parce qu'il est notre Mal, aujourd'hui plus qu'il y a un siècle. C'est, d'ailleurs, ce qui l'apparente à la poésie classique française. Le monde condamné de Racine est le monde damné de Baudelaire. Une comparaison des deux poètes serait curieuse, particulièrement du point de vue de la rigueur de l'expression poétique.

Si cependant nous nous interrogeons sur l'origine et la nature du Mal baudelairien, nous serons surpris de découvrir que ce Mal qui nous touche aujourd'hui encore autant qu'hier, si non davantage, est un Mal parfaitement construit, donc artificiel. Mais avant de développer ce que nous avançons, constatons que Baudelaire avait l'étoffe d'un homme supérieur. Il possédait le courage physique et moral, une intelligence aiguë, de l'assiduité au travail, de la tendresse, beaucoup de tendresse. Il n'en faut pas plus pour faire une carrière enviée dans la plus brillante des sociétés parisiennes. Et pourtant il fit juste ce qui est diamétralement opposé à ses rares qualités.

Quand nous lisons quelques uns de ses plus beaux poèmes, nous sommes étonnés d'y trouver au lieu de l'horreur et du crime la sympathie la plus naturelle, la reconnaissance la plus émouvante, la compassion la plus délicate. Peut-on rester insensible à la lecture de «La Servante au grand coeur» où la gravité du ton et la simplicité des sentiments paraissent si naturelles — Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs — que le lecteur le plus blasé est pris par une émotion vraie. Ou bien

ce magnifique poème, intitulé «Moesta et Errabunda» que nous citons en entier parce qu'il contient la fraîcheur, la sensibilité nostalgique et pure du poète:

Dis-moi, ton coeur parfois s'envole-t-il, Agathe?  
Loin du noir océan de l'immonde cité,  
Vers un autre océan où la splendeur éclate,  
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité?  
Dis-moi, ton coeur parfois s'envole-t-il, Agathe?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs!  
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse  
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,  
De cette fonction sublime de berceuse?  
La mer, la vaste mer, console nos labeurs!

Emporte-moi, wagon! enlève-moi, frégate!  
Loin! loin! ici la boue est faite de nos pleurs!  
— Est-il vrai que parfois le triste coeur d'Agathe  
Dise: Loin des remords, des crimes, des douleurs,  
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,  
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,  
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé!  
Où dans la volupté pure le coeur se noie!  
Comme vous êtes loin, paradis parfumé!

Mais le vert paradis des amours enfantines,  
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,  
Les violons vibrant derrière les collines,  
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,  
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,  
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine?  
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,  
Et l'animer encore d'une voix argentine,  
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?

Il y a peu de poèmes sur l'enfance et la jeunesse dont la perfection et la sincérité des accents soient comparable au poème de celui qui «sait l'art d'évoquer les minutes heureuses» («Le Balcon»).

Rappelons encore ce don extraordinaire qui lui permettait de s'identifier au monde sorti de son imagination et souvent au monde réel, aux êtres deshérités, comme «Les Petites Vieilles»:

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,  
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,  
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,  
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,  
Eponine ou Laïs! — Monstres brisés, bossus  
Ou tordus, aimons-les! ce sont encore des âmes.  
Sous de jupons troués et sous de froids tissus

L'une, par sa patrie au malheur exercée,

L'autre, que son époux surchargea de douleurs,  
L'autre, par son enfant Madone transpercée,  
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs!

Ruines! ma famille! ô cerveaux congénères!  
Je vous fais chaque soir un solennel adieu!  
Où serez-vous demain, Eves octogénaires,  
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

Il était nécessaire de se rappeler ces passages bien connus pour évoquer un aspect de la sensibilité baudelairienne bien différent de celui auquel nous ont habitués *Les Fleurs du Mal* dans leur ensemble, car c'est justement dans cet aspect de la sensibilité que se trouvent les racines du Mal de notre poète, ainsi que celles de notre Mal. Il paraît étonnant que le monde merveilleux et authentique qu'enferme Baudelaire dans le tréfonds de son être ait pu servir de matière première à la construction d'un monde où:

Tout homme digne de ce nom  
A dans le coeur un Serpent jaune,  
Installé comme sur un trône,  
Qui, s'il dit: «Je veux!» répond: «Non!»

(«L'Avertisseur»)

où l'homme est «Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!» («Le Voyage», VII), où le poète se présente par ces mots: «Je suis de mon coeur le vampire» («L'Héautontimorouménos»). Il paraît également étonnant de voir l'horizon illimité de l'océan, l'immensité de la «capitale infâme», l'infini des «soleils mouillés» et des «ciels brouillés» se réduire d'une manière aussi inattendue que dans la strophe suivante:

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,  
L'air est dangereux et fatal,  
Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre  
Exhalent leur soupir final

(«Une Martyre»)

Nous sommes aussi surpris de voir Baudelaire, qui, selon Victor Hugo, a créé «un frisson nouveau dans la poésie française» vouloir paraître insensible comme «ce rêve de pierre» qui «jamais ne pleure et jamais ne rit». Ce faux insensible apostrophe ainsi son «unique reine»:

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques;  
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,  
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,  
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

(«Hymne à la Beauté»)

Et voici comment il définit le refuge funèbre contre ses propres remords de conscience:

Au poète sinistre, ennemi des familles,  
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,  
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmes  
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

(«Les Deux bonnes Soeurs»)

Par quels chemins Baudelaire a-t-il dû passer pour se sentir obligé de changer son «paradis parfumé» en «tombeaux et lupanars», quelles sont les forces secrètes qui l'ont poussé à prendre cette attitude contradictoire envers la création littéraire, l'homme et le monde; telles sont les questions que se pose le lecteur des *Fleurs du Mal*. Il est impossible de donner une réponse pleinement satisfaisante pour la simple raison que les poètes authentiques possèdent un coin de leur être qui résiste à la pénétration extérieure et qui souvent représente la résidence même de leur énergie créatrice. Si nous ne pouvons pas répondre définitivement à la question posée, essayons du moins de contribuer à cet effort d'investigation qui facilite une compréhension plus approfondie d'un poète et de son travail poétique.

Revenons au fait que Baudelaire était ambitieux; une qualité de plus parmi celles qu'il possédait et qui assurent les belles carrières, comme nous l'avons rappelé au début de cet article. Son ambition était immodérée comme était immodéré tout ce qu'il faisait dans la vie et tout ce qu'il rêvait de faire. Non seulement il rêvait d'être le premier poète de son temps, mais il voulait figurer dans la société de son époque comme la personnalité la plus en vue. «Etre le plus grand des hommes. Se le dire à chaque instant» (*Pages de carnet*). L'Idée de devenir un Titan romantique, un surhomme nietzschéen, ne le quittait que par intermittence.

Il serait intéressant d'étudier l'influence du général Aupick sur le ton fondamental des *Fleurs du Mal*. Il n'est pas exclu que cette influence ait été plus significative qu'on ne le pense. Baudelaire n'était pas seulement jaloux de son beau père, parce que ce dernier l'avait séparé de sa mère — certains auteurs insistent un peu trop sur ce fait — il le détestait et l'enviait en même temps à cause de sa belle carrière et de l'estime dont il jouissait dans la haute société. Rappelons ici qu'en 1842 le général Aupick avait pris le commandement de la place de Paris et du département de la Seine. Il demeurait Place Vendôme, No 7, à l'Hôtel de la Place. La défense contre le beau père consistait à faire exactement le contraire de ce que faisait ce dernier pour cultiver ses relations et assurer sa carrière. Le résultat logique d'une telle conduite était l'échec total dans «le monde». Et cet échec était irréparable. Quel poète serait-il devenu sans cette faille? Il vaut mieux ne pas essayer d'y répondre.

Le général Aupick n'a pas été suffisamment étudié dans toutes les nuances de ses rapports avec sa femme et son beau

fils. D'après ce que nous en savons aujourd'hui il nous apparaît un peu comme un matamore ce qui est certainement faux. Il faudrait connaître aussi quelques unes de ses qualités, car il n'en était probablement pas dépourvu. Le ressentiment du beau fils contre le beau père n'a d'ailleurs pris naissance que lorsque le premier eut atteint sa dix-neuvième année. Jusque là, il n'y avait entre eux que de l'affection telle qu'il en existe entre un père et un fils. Une des preuves à l'appui de cette affirmation est la correspondance du jeune poète. Dans ses lettres il appelle le général Aupick «papa» et termine souvent (encore à l'âge de dix-sept ans) par: «Adieu. Je t'adore».<sup>1</sup> Il y a donc eu sympathie naturelle entre le jeune homme et le général âgé, mais comme le jeune homme considérait que ce qui était naturel était abominable, il dit «non» à sa propre nature, comme il dit «non» à la véritable nature du personnage de son beau père qu'il construit à sa manière et selon ses propres besoins. L'ironie du sort a voulu que le poète et le général soient enterrés ensemble dans le même caveau. Les structuralistes diraient que ce couple était de nature bipolaire.

Souvent l'ambition est accompagnée par l'orgueil qui est d'autant plus farouche que l'ambition tombe de plus haut. Sur les ruines des succès rêvés reste «un peu de l'orgueil des damnés» («Madrigal triste»). A maint endroit se manifeste la hauteur provocante du Titan échoué:

Je te hais, Océan! tes bonds et tes tumultes,  
 Mon esprit les retrouve en lui; ce rire amer  
 De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,  
 Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

(«Obsession»)

Nous savons que l'orgueil ne facilite pas la soumission et la discipline extérieures, qu'il est permanent et ne disparaît qu'avec la conscience. Baudelaire le dit non sans ostentation:

J'aurais pu (mon orgueil aussi haut que les monts  
 Domine la nuée et le cri des démons)  
 Détourner simplement ma tête souveraine,  
 Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe obscène,  
 Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil!

(«La Béatrice»)

Il serait donc vain de chercher la moindre compréhension des obligations sociales, morales, familiales ou simplement amicales chez un poète possédé par l'orgueil.

<sup>1</sup> Ch. Baudelaire, *Lettres inédites aux siens*, Grasset, Paris, 1966, pp. 151—155.

Nous ne devons pas non plus perdre de vue le fait que Baudelaire n'a jamais atteint une mâle maturité. Son humeur reste changeante et capricieuse comme celle d'un enfant. «Je suis égoïste comme les enfants et les malades» écrit-il à Mme Sabatier le 9 mai 1853. Est-il, du reste, jamais entièrement sorti de l'enfance? L'enfant et le génie sont les deux miroirs toujours présents devant son esprit. Si l'on juge, par conséquent, les idées politiques, sociales et esthétiques de Baudelaire, sans prendre en considération l'instabilité et la contradiction de sa pensée, on risque de se tromper sur les choses fondamentales. Lui-même est, d'ailleurs, le premier à réclamer le droit de se contredire, et il se contredit constamment en refusant d'être ce qu'il est, en construisant un «moi» autre que le sien, en jouant un personnage qui n'est pas lui.

Dans son article des *Curiosités Esthétiques* intitulé «Le Dandy» Baudelaire écrit: «En vérité, je n'avais pas tout à fait tort de considérer le dandysme comme une espèce de religion». Considérant tout ce qui précède nous pouvons constater que toutes les recherches littéraires de Baudelaire tendent à atteindre le haut niveau d'un dandysme accompli, qu'il définit de manière suivante: «Qu'est-ce donc que cette passion qui, devenue doctrine, a fait des adeptes dominateurs...? C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité... C'est une espèce de culte de soi-même... C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné». Ces lignes disent beaucoup lorsqu'il s'agit de notre poète, et surtout lorsqu'on pense qu'il les a écrites sept ans avant la mort. Le dandysme est un sacerdoce basé sur trois principes: «L'impassibilité, la haine du commun, l'horreur de la nature».<sup>2</sup> Le dandy n'accepte aucune discipline venue du dehors, aucune intervention extérieure; devant les autres il se montre entièrement libre donnant l'impression de posséder la liberté totale, tous ses actes, ses gestes, sa conduite entière doivent paraître improvisés sur le moment et pour le moment. Et pourtant il n'y a rien d'aussi rigoureux que la discipline que s'impose le dandy lui-même, car tout en lui est construit, prémédité et étudié, contrairement à l'impression qu'il veut donner aux autres. Dans son «attitude hautaine de caste provocante»<sup>3</sup> le dandy est un personnage tout aussi composé que n'importe quelle oeuvre d'art (poème, tableau, sonate). La doctrine de Baudelaire dandy est toute proche de la doctrine de Baudelaire poète.

Les dandys ont «horreur de la nature» parce qu'elle est naturelle, donc abominable, en plus elle est mauvaise conseillère en matière de morale. Voici l'opinion de Baudelaire sur ce

<sup>2</sup> Emilien Carassus, *Le snobisme et les lettres françaises*, Armand Collin, Paris, 1966. p. 117.

<sup>3</sup> *Ib.*, p. 120.

sujet: «Le crime, dont l'animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu, au contraire est *artificielle*, surnaturelle... Le mal se fait sans effort, *naturellement*, par fatalité; le bien est toujours le produit d'un art».<sup>4</sup> Il est émouvant d'entendre parler l'auteur des *Fleurs du Mal* de la vertu et de la bonté dont il a toujours gardé la nostalgique attirance. C'est justement cette contradiction fondamentale qui caractérise sa vie et son oeuvre si toutefois, dans son cas, la vie peut être considérée en dehors de l'oeuvre. Mais revenons à la nature. Baudelaire lutte contre elle, n'admet pas sa souveraineté, veut même rompre avec elle pour la remplacer par une création artificielle sortie de son imagination. Voici un paysage rêvé de Baudelaire:

De ce terrible paysage,  
Tel que jamais mortel n'en vit,  
Ce matin encore l'image,  
Vague et lointaine, me ravit.  
  
Le sommeil est plein de miracles!  
Par un caprice singulier  
J'avais banni de ces spectacles  
Le végétal irrégulier,  
  
Et, peintre fier de mon génie,  
Je savourais dans mon tableau  
L'enivrante monotonie  
Du métal, du marbre et de l'eau.  
  
Babel d'escaliers et d'arcades,  
C'était un palais infini,  
Plein de bassins et de cascades  
Tombant dans l'or mat ou bruni;  
  
Et des cataractes pesantes,  
Comme des rideaux de cristal,  
Se suspendaient, éblouissantes,  
A des murailles de métal.  
  
Non d'arbres, mais de colonnades  
Les étangs dormants s'entouraient,  
Où de gigantesques naïades,  
Comme des femmes, se miraient.

(«Rêve parisien»)

Il n'y a rien de proprement naturel dans ce paysage recherché et artificiel; c'est de l'architecture de rêve de Giambattista Piranesi. Pour Baudelaire le rôle de la nature est d'aider l'homme à exprimer ses propres sentiments, si non elle n'existe pas. Ce qui pour lui a une consistance bien supérieure c'est la ville, capitale infâme et douloureuse. Il accepte par conséquent l'homme et tourne le dos à la grande nature. En cela il est entièrement anti-romantique. D'après lui «l'homme aime tant l'homme que,

<sup>4</sup> *Curiosités esthétiques*, «Éloge du Maquillage»; Baudelaire, *Oeuvres complètes*, Pléiade, Paris, p. 1183.

quand il fuit la ville, c'est encore pour chercher la foule, c'est-à-dire pour refaire la ville à la campagne».<sup>5</sup>

Baudelaire possédait au plus haut degré «le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage».<sup>6</sup> Il n'était donc pas ami de la stabilité; son esprit avait un dynamisme qui l'obligeait à une activité permanente. Il créait sans répit son univers équivoque en se servant de moyens aussi artificiels que le travestissement, le masque, la non-vérité. Dans la composition de son oeuvre et de sa vie le faux représentait une matière bien plus précieuse que le vrai; ce dernier reste toujours pâle et artificiel à côté d'un mensonge soigneusement construit dont la force de conviction ne trahit aucun défaut. Voici ce qu'en dit le poète dans la dernière strophe de «L'Amour du mensonge»:

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,  
Pour réjouir un coeur qui fuit la vérité?  
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence?  
Masque ou décor, salut! J'adore ta beauté.

Baudelaire était donc condamné à faire dans la vie ce que sa propre nature se refusait à faire. Dans sa «Médée» Ovide avait déjà écrit: «Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal» (*Video meliora proboque, deteriora sequor*). Voici l'interprétation existentialiste de ce phénomène: «Il ne reste qu'une seule voie à sa liberté: choisir le Mal... Faire le Mal pour le Mal c'est très exactement faire tout exprès le contraire de ce que l'on continue d'affirmer comme le Bien. C'est vouloir ce que l'on ne veut pas — puisque l'on continue d'abhorrer les puissances mauvaises — et ne pas vouloir ce qu'on veut — puisque le Bien se définit toujours comme l'objet et la fin de la volonté profonde. Telle est justement l'attitude de Baudelaire».<sup>7</sup> Il était condamné à choisir le Mal, mais il faut ajouter que cette condamnation venait de lui-même, que c'est lui-même qui l'a choisie.

Je suis la plaie et le couteau!  
Je suis le soufflet et la joue!  
Je suis les membres et la roue,  
Et la victime et le bourreau!

(«L'Héautontimorouménos»)

Il sera intéressant de voir maintenant une interprétation structuraliste du même problème. Nous citons l'étude d'Arnolds Grava intitulée «L'intuition baudelairienne de la réalité bip-

<sup>5</sup> *Ib.*, p. 1209.

<sup>6</sup> *Ib.*, p. 287.

<sup>7</sup> J. P. Sartre, *Baudelaire*, Gallimard, Paris, 1947, pp. 80—81.



laire», parue dans *La Revue des sciences humaines*.<sup>8</sup> «Ce conflit, ou cet état de tension, entre deux postulations opposées, l'aspiration vers l'Idéal et la descente vers le spleen, explique le phénomène du Mal dans la vie humaine comme une nécessité métaphysique et comme la conséquence logique du désir primordial de l'Unité de se manifester dans la multiplicité des formes. Cette catégorie de bipolarité constitue également un parallèle avec la structure essentielle de l'Unité matérielle la plus élémentaire de notre Univers: le champ de tension électro-magnétique entre le noyau à charge positive et les électrons à charge négative, sans quoi nul atome ne peut exister».

Il y a beaucoup de vrai dans les deux interprétations citées. Baudelaire a même besoin de croire pour justifier son droit de blasphémer. Il chante ce qui lui fait mal, il appelle le Mal tout en employant ses forces pour s'en libérer.

Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,  
J'aime si tendrement le désert et la mer;  
Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,  
Et trouve un goût suave au vin le plus amer;  
Que je prends très-souvent les faits pour des mensonges,  
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.

(«La voix»)

La modernité de Baudelaire n'est pas à défendre, et cependant nous allons citer encore un jugement qui nous paraît symptomatique, le jugement d'un poète marxiste contemporain yougoslave, qui lui a consacré un article de 56 pages dans la revue *Forum*<sup>9</sup> sous le titre «A propos du Centenaire de la Mort de Baudelaire 1867—1967» (article de tête). Voici cette citation:

Je ne veux pas affirmer que Baudelaire ne m'a jamais rien dit, j'avoue que pendant des années il ne me disait pas grand'chose. Pendant des années il ne me disait pas «grand-chose», c'est-à-dire pas autant que le grand nombre de ses différents plagiaires et imitateurs; en le feuilletant pendant des années je restais indifférent envers son dandysme, même passif. Bien plus longtemps après, lorsque sa prose sincère et confessionnelle a expliqué la tension tragique de son destin, entre le sort personnel désespéré et le snobisme proclamé à cor et à cri qui l'accompagne comme une ombre, ce n'est qu'alors que nous avons connu son rôle audacieux de porte-drapeau pour qui on peut dire en toute confiance, aussi pathétique que cela puisse paraître, qu'il est tombé pour la victoire de la libération de la sensibilité qui doit être la première et l'unique condition de toute poésie.

(Miroslav Krleža)

Baudelaire est le poète de l'échec et du refus qui, en construisant, en inventant, en se jettant à l'extrême limite de son

<sup>8</sup> Juillet-Septembre 1967, Numéro consacré à Baudelaire, p. 411.

<sup>9</sup> Zagreb, Septembre-Octobre 1967.

être inavoué et insatisfait, a fait un univers dressé contre sa propre nature, contre les vérités reçues, un univers artificiel et cependant plus authentique que la vérité. En se jugeant et en se condamnant sans pitié, sa vie a été consumée par son oeuvre poétique. Si le titre de ces pages avait encore besoin d'une définition nous pourrions terminer en disant que le Mal de Baudelaire, cette «crapule de génie» comme l'appelait Barbey d'Aurevilly, est l'art impitoyable de n'être que poète.